



Revue des études slaves

XC 1-2 | 2019
Les révolutions russes de 1917
Enjeux politiques et artistiques

Discipliner la langue révolutionnée

Put the Revolutionary Language under Control

Sylvie Archambault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/2626>

DOI : 10.4000/res.2626

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 20 juillet 2019

Pagination : 77-90

ISBN : 978-2-7204-0560-0

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Sylvie Archambault, « Discipliner la langue révolutionnée », *Revue des études slaves* [En ligne], XC 1-2 | 2019, mis en ligne le 20 juillet 2020, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/2626> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.2626>

Revue des études slaves

DISCIPLINER LA LANGUE RÉVOLUTIONNÉE

PAR

Sylvie ARCHAIMBAULT
CNRS – Eur’ORBEM

Sous ce titre, on envisagera deux approches distinctes. « La langue révolutionnée » envisage la langue en ce qu’elle a subi l’influence de la période révolutionnaire, qu’elle a enregistré des transformations occasionnées par les soubresauts de l’histoire. Plusieurs linguistes du temps, en Russie mais aussi à l’étranger, se sont interrogés sur les possibles changements produits par la révolution et ont tenté de dresser un état des lieux de ces bouleversements. On citera Barannikov, Mazon, Jakobson, Vl. Šklovskij, Karcevski, Seliščev et Černyx, mais aussi Jakubinskij, Bernstein, Ušakov ou Ščerba¹. Il n’est pas question ici de dresser un inventaire critique des textes en question. Ces différents recensements se recoupent d’ailleurs assez largement, comme le remarque fort justement Michael S. Gorham². Le cycle de ces études s’ouvre avec un article

1. 1) A. Barannikov, *Из наблюдений над развитием русского языка в последние годы, 1- Влияние войны и революции на развитие русского языка, Учёные записки Самарского Университета*, вып. 2-ой, Самара, 1919, p. 64-84 ; 2) André Mazon, « Lexique de la Guerre et de la Révolution en Russie (1914-1918) », in : Sylvie Archaimbault et Catherine Depretto (eds.), *la Langue russe, la guerre et la révolution*, André Mazon et Roman Jakobson, Paris, Eur’Orbem Éditions, 2017 [1920], p. 47-111 ; 3) Roman Jakobson, « Vliv revoluce na ruský jazyk » [L’influence de la révolution sur la langue russe] traduit du tchèque et annoté par Stéphanie Cirac, in *la Langue russe, la guerre et la révolution, op.cit.*, 2017 [1921], p. 113-169 ; 4) Vladimir Šklovskij, « Народ смеётся (Юмор современной речи) » *Летопись дома литераторов*, n° 8-9, 1922 ; 5) S. I. Karcevskij, *Язык, Война, и Революция*, Berlin, Russkoe universal’noe izd., 1923 ; 6) A. M. Seliščev, *Язык революционной эпохи, из наблюдений над русским языком последних лет (1917-1926)*, Moskva, Rabotnik просveščeniija, 1928 ; 7) P. Ja. Černyx, *Русский язык и революция*, Irkutsk, 1929, p. 40-64. Ce dernier essai dresse une synthèse des ouvrages précédents, sans établir son propre inventaire. Enfin, les quatre auteurs suivants ont participé à une enquête menée par la revue d’Agitprop, *Журналист* (1925), sur l’état de la langue russe après la révolution. Partant d’un bref texte de Lenin qui avait été publié dans la *Pravda* le 4 décembre 1924, intitulé « Об очистке русского языка » [De l’épuration de la langue russe] qui appelait à « déclarer la guerre à l’estropiement de la langue russe », la revue recueillit les avis de plusieurs linguistes en vue sur les abréviations et néologismes, emprunts ou calques de mots étrangers. Toute l’enquête a été republiée dans *Русская речь* (1992, n° 2 et 3), revue de vulgarisation de l’Académie des sciences, durant la période de la perestroïka.

2. “Despite the relatively large number of such accounts appearing between 1919 and 1929 and the variety of interpretive biases, they show considerable overlap in their views and their origins”. Michael S.

d'Aleksej Barannikov paru en 1919, article peu connu aujourd'hui mais bonne source d'inspiration lorsqu'il parut. Il contient les points saillants repris et exploités durant la décennie suivante.

Par ailleurs, « Discipliner la langue » présuppose de se pencher sur les politiques linguistiques mises en place durant la révolution, d'accorder attention au discours des linguistes, mais aussi des personnalités politiques sur la langue et ses usages. L'étude, déployée dans ces deux directions, se limitera au traitement de la langue russe, laissant de côté les nombreuses et riches études consacrées aux différentes langues³.

MESURER LES EFFETS DE LA RÉVOLUTION SUR LA LANGUE

Aleksej Petrovič Barannikov⁴, alors professeur à l'université de Samara, est le premier à dresser l'état des lieux des changements linguistiques induits par la révolution. Il publie en 1919 un article intitulé « Observations sur le développement de la langue russe durant les dernières années » et sous-titré « L'influence de la guerre et de la révolution sur le développement de la langue russe ». Son article séminal a été un peu délaissé, car il a été suivi d'études plus fouillées, qui ont étoffé l'inventaire. Mais l'article de Barannikov mérite attention, et pas uniquement pour ce qu'il a défriché le champ et qu'il a constitué la matrice descriptive qui sera reprise ensuite. Il a aussi replacé le problème dans une perspective intellectuelle et historique.

Ainsi, dans un long préambule, Barannikov revient à la source des théories humboldtiennes, popularisées en Russie par Aleksandr Potebnia dans l'ouvrage *Pensée et langage* (1862), qui envisagent la parole comme un acte individuel d'expression de la pensée, mais toujours relié à un groupe, garant de l'intercompréhension du partage⁵. Cette entrée en matière nous rappelle que l'idée

Gorham, *Speaking in Soviet Tongues, Language Culture and the Politics of Voice in Revolutionary Russia*, DeKalb (Ill.), Northern Illinois University Press, 2003, p. 23.

3. Pour les travaux sur la création des alphabets pour les langues d'Asie centrale et du Caucase, les sources premières qui s'imposent d'emblée sont les travaux d'Evgenij Polivanov (1891-1938), Nikolaj Jakovlev (1892-1974) et Nikolaj Marr (1864-1934). Dans la littérature secondaire, outre les travaux de Vladimir Alpatov, on signalera les articles d'Elena Simonato, dont « Le Caucase comme laboratoire de la linguistique soviétique des années 1920 », *Slovo* 36, 2010, p. 86-97. Sur Polivanov, qui séjourna quatorze ans en Asie centrale à partir de 1921, le recueil Evgenij Polivanov, *Penser le langage au temps de Staline*, Sylvie Archaïmbault et Sergeï Tchougounnikov (eds.), Paris, Institut d'études slaves, 2013, contient deux articles en lien direct avec ce thème : « Polivanov devant le Rubicon alphabétique » d'Elena Simonato (p. 179-195) et « Evgenij Polivanov en Asie centrale, Linguistique, Classification des peuples » de Svetlana Gorshenina (p. 196-217).

4. Barannikov, *Из наблюдений над развитием русского языка...*, Formé à l'université de Kiev, Aleksej Barannikov (1890-1952) est surtout connu comme indianiste, spécialiste du sanskrit et des langues modernes de l'Inde, notamment de l'hindoustani (hindi et urdu), auquel il consacra en 1934 un ouvrage en deux volumes. Nommé professeur à l'université de Pétrograd en 1922, il joua un rôle important dans le développement des études indiennes à Leningrad, où il fut notamment directeur de l'Institut des langues orientales de l'Académie des sciences. Il est également l'auteur de travaux dédiés aux Tsiganes d'Ukraine et aux Bouriates.

5. Voir, de W. Von Humboldt, *L'Introduction à l'œuvre sur le kavi* (1836) [Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues] : « L'être individuel ne cesse d'appartenir à un ensemble, celui de sa nation, celui du groupe auquel appartient la nation, celui enfin de l'espèce toute entière. De quelque côté qu'on l'envisage,

d'une nature sociale du langage qui s'exprime de façon plus nette et plus forte dans les périodes de mouvements sociaux est, au début du XX^e siècle, assez couramment admise. Les théories sociologiques d'un Raoul de la Grasserie sur la propension qu'ont les différents groupes sociaux à la communication interne au groupe, les systèmes de référence étant partagés, celles de la psychologie sociale d'un Gabriel Tarde sur l'imitation comme facteur de cohésion des individus sont bien diffusées chez les linguistes russes de l'époque⁶. Ce terreau intellectuel et réflexif explique qu'ils se soient saisis très vite de la question des effets directs de la révolution sur la langue, et qu'ils aient tenté non seulement d'inventorier, mais aussi de théoriser ces effets, bien au-delà des impressions que pouvaient exprimer les sujets sur la labilité de la langue.

Il convient de noter que le sentiment est alors partagé en Europe selon lequel des transformations sociales profondes affectent les langues dans leur pérennité ; la Première guerre mondiale. C'est le cas en France, par exemple, où les linguistes centrent leur attention sur la reviviscence de termes anciens ou la néologie, et étudient conjointement les réalités nouvelles et la création de termes nouveaux suscités par celles-ci. À l'occasion des inventaires de mots nouveaux se pose aussi la question de savoir si « l'argot de la guerre » est une langue en soi. Ce point est source de débats, voire de polémiques⁷. Par-delà la situation russe, la question est d'une brûlante actualité.

En Russie, les différents auteurs dans les années 1920 assignent le début de ces transformations sociales et linguistiques à la révolution de 1905. La guerre, puis les deux révolutions successives de 1917 étant considérées comme des catalyseurs d'une dynamique déjà enclenchée auparavant⁸.

sa vie a partie liée avec l'existence sociale » [...] « Avec la langue est donné le mouvement qui s'adresse à un être extérieur capable de la comprendre. Le son articulé jaillit de la poitrine pour solliciter chez autrui un écho qui fait retour à l'oreille. L'homme découvre du même coup qu'il existe autour de lui des êtres qui ont les mêmes besoins à l'intérieur d'eux-mêmes et qui, par suite, sont susceptibles de rencontrer les aspirations qui foisonnent au plus profond de ses sentiments. L'appartenance du sujet singulier à un ensemble et le surcroît d'énergie qui en résulte, sont un aspect trop important dans l'économie spirituelle de l'espèce humaine, si je puis me permettre cette expression, pour qu'on n'en souligne pas vigoureusement le rôle. Les relations complexes qui associent et dissocient les nations et les groupes ethniques dépendent sans doute, au premier chef, d'événements historiques, et même en grande partie des conditions géographiques de leur habitat et de leurs migrations ». Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction et introduction de Pierre Caussat, Paris, Gallimard, 1974, p. 173-174.

6. Raoul de la Grasserie est cité par Barannikov « La différence sociale mène à la différence linguistique », p. 71, Tarde par Seliščev : « Le processus d'imitation, de suggestion réciproque – processus à l'œuvre dans un cercle de personnes spatialement proches, revêt dans la vie sociale une immense signification », p. 9.

7. On pense ici aux articles polémiques publiés dans le Bulletin de la Société de linguistique de Paris entre 1916 et 1919. À Louis Sénéan qui avait postulé l'apparition d'une nouvelle langue dans son ouvrage « L'argot des tranchées » (1915), Robert Gauthiot répondait en 1916 qu'on ne pouvait penser à la création d'une langue : « Comment d'ailleurs la guerre aurait-elle pu faire naître un langage, ou même seulement un vocabulaire plus ou moins réduit, des combattants, alors que loin de les grouper, elle les a dispersés? La langue poilue, l'argot des tranchées aurait pu naître peut-être, ou du moins se dessiner, si les poilus avaient formé un groupe cohérent, si les tranchées avaient été un moyen de communication ». *Bulletin de la Société de linguistique*, vol. 20, p. 81.

8. Ainsi, chez Karcevski : « Les événements de ces dernières années ne pouvaient pas ne pas se refléter sur la langue, outil primordial de communication et moyen d'énonciation et d'expression de soi.[...] Les changements linguistiques des dernières années ne peuvent être étudiés sans tenir compte d'une précédente vague

UN PREMIER RECUEIL DES INNOVATIONS LINGUISTIQUES

Pour A. Barannikov, le lexique russe a été amené à connaître un développement fulgurant avec l'extension de la lecture des journaux. Ceux-ci ont considérablement élargi leur lectorat ; cet élargissement s'est accompagné de la publication de glossaires et dictionnaires, permettant aux nouveaux publics de s'approprier les termes nouveaux afférents aux différents domaines de la vie sociale. Il s'agit bien souvent de mots étrangers ou d'origine étrangère, que ce soient des emprunts directs ou bien des calques. Et de fait, le début du xx^e siècle voit apparaître une abondance de publications, du type glossaires et petits dictionnaires, diffusés par des éditeurs ou par les journaux et revues eux-mêmes. Barannikov en relève pour sa part dix, rien que pour l'année 1906, avec des titres insistant explicitement sur leur vertu pédagogique⁹, comme le *Dictionnaire raisonné pour faciliter la lecture des journaux, revues et ouvrages*, ou bien le *Dictionnaire accessible à tous pour la lecture des journaux*, ou bien encore des glossaires thématiques comme le *Dictionnaire de la question agraire*, ou le *Dictionnaire du travail*.

C'est la révolution de 1905, la première révolution, qui a donné le coup d'envoi des néologismes formés sur un « patron » [trafaret] identifié : *kadet*, *èsdek*, *eser*¹⁰. Ont suivi à partir de 1914 les *zemgor*, *zemojuz*, *zemkom*..., longue liste de termes identifiés comme des mots-valises ou des mots-portemanteaux. On retrouvera cette liste enrichie et consciencieusement décrite dans les travaux ultérieurs, notamment chez André Mazon. Les néologismes et les abréviations sont un élément très important d'élargissement lexical et, générés à profusion, ils donnent l'impression que la langue se transforme en profondeur. Leur implantation semble influencer durablement les usages.

Une part importante de l'article de Barannikov est consacrée à la période de la Première guerre. L'auteur enregistre l'utilisation massive de termes directement liés à la guerre, sorte de vocabulaire technique qui aurait pris une extension très large et gagné l'emploi parmi toutes les couches de la population: *front* [le front], *tyl* [l'arrière], *prifrontovaja polosa* [zone de combats], *armija* [armée], *dejstvujučaja armija* [armée active], *placdarm* [champ d'opérations], *posicii* [positions], *bataljon* [bataillon], *rota* [compagnie], *nastuplenie* [offensive], *otsuplenie* [retraite], *otxod* [recul], *поражение* [défaite]...

Barannikov note que la montée du sentiment patriotique lors de la déclaration de guerre a favorisé l'exclusion de la langue de mots connotés comme allemands,

d'innovations liées à la période de 1905, les événements de l'époque actuelle n'étant que l'un des maillons d'une chaîne de bouleversements socio-politiques dont on peut estimer le début vers 1905 », *op. cit.*, p. 3.

9. À titre d'exemple, on citera *Толковый словарь в помощь при чтении газет*, Кн-во Sejatel', Arхангел'sk, 1^{re} éd. 1905, 2^e éd. 1906 ; Ačadov (pseudonyme pour Danilov, Flegont A.) *Словарь политических, социально-экономических и некоторых других слов*, Moskva, Кн-во E. D. Mjagkova, Narodnaja mysl', 1906 ; ou encore *Словарь по аграрному вопросу, энциклопедия по вопросам землеустройства и землепользования*, Moskva, Novoe mosk. kn-vo, 1906.

10. On note que Lev Ščerba reprend cette argumentation en 1925.

remplacés par des mots russes : ce sont par exemple, la couchette, *plackart*, remplacé par *spal'noe mesto* qui s'est intégré facilement dans la langue, ou encore l'auxiliaire de santé, *feld'sher*, remplacé par *lekar'skij pomoščnik*. En revanche, *buterbrod* est resté, en dépit de tentatives vaines de le remplacer par *xleb s maslom*. L'auteur consigne également les toponymes russifiés, sur le mode Peterburg-Petrograd, Šlissel'burg-Orešek, ainsi que les patronymes, sur le modèle de Sabler-Desjatovskij¹¹, ou encore les nombreux Müller, Koch, Shultz devenant des Ivanov, Petrov, et autres Mixajlov. Il rappelle que l'invasion napoléonienne de 1812 avait suscité de la même manière une guerre linguistique contre le français¹². Aleksandr Astašov, dans sa vaste étude des lettres envoyées du front par les paysans, note la haine massive envers l'« Allemand », terme générique désignant l'ennemi intérieur, responsable du renchérissement des prix et des désordres grandissants en Russie¹³.

En conclusion de son article, Barannikov propose une synthèse en treize points des éléments saillants de la convergence des évolutions sociales et linguistiques. Il propose également des pistes pour l'avenir, conseillant au pouvoir politique de mettre à profit les changements en cours pour remodeler la norme de langue russe, dans le sens d'une « *koine* panrusse », intégrant des éléments dialectaux :

Si nous tirons le bilan de ce qui a été exposé plus haut, nous dirons que :

1. Une forme de communication linguistique est reliée aux formes de la vie sociale.
2. Les changements, l'avantage accordé à certains intérêts dans la société se reflètent immédiatement dans la langue.
3. Le lexique est particulièrement sensible à cet état de faits.
4. Ainsi, le réveil des préoccupations guerrières a entraîné une grande diffusion de mots de la langue militaire ; l'influence de la révolution pareillement pour les mots du lexique politique.
5. La haine envers un peuple – en l'occurrence les Allemands dans la dernière guerre – provoque une relation hostile envers sa langue et des mots isolés empruntés à la langue de l'ennemi.
6. La perte de certaines valeurs culturelles, significatives pour la société, entraîne du même coup la disparition de leurs dénominations dans l'emploi courant ; l'apparition de nouvelles valeurs appelle la création de mots nouveaux.
7. Les mots qui contreviennent aux règles de formation du russe sont des exemples de lexiques secrets ou techniques ; ce mode de création des mots est très ancien.

11. Le procureur général du Synode, Vladimir Karlovič Sabler, opta en 1915 pour Desjatovskij, le nom de jeune fille de son épouse.

12. Barannikov, p. 74.

13. Aleksandr B. Astašov, « Русский крестьянин на фронтах Первой мировой войны », *Отечественная история*, 2003, n° 2, p. 72-86.

8. Les mots nouveaux qui ont pénétré de larges cercles de la population ont subi une série de transformations intéressantes, tant sonores que sémasiologiques.
9. L'extension du lexique de certains dialectes favorise leur rapprochement phonétique, du fait que le nouveau converge presque toujours avec la phonétique de la langue administrative littéraire.
10. La guerre et la révolution ont accru le nombre de personnes qui communiquent par la parole, parlée ou écrite.
11. Le pouvoir étatique peut mettre à profit ce large flux de communication langagière pour une représentation audio unifiée de la langue parlée, dans le but de créer une unique *koine*¹⁴ panrusse, ce que facilite le mélange de populations et par suite, celui de dialectes et de langues, comme jamais vu dans notre histoire.
12. Suite aux arrangements politiques de ces derniers temps, le territoire des dialectes ukrainiens et biélorusses sort de la sphère d'influence du russe et il est possible que la *koine* panrusse soit édifiée sur la base unique des dialectes grand-russes.
13. La perte des anciennes formes de vie a favorisé la disparition prématurée des traditions orthographiques.

À partir de cet article pionnier, une série de travaux viennent compléter l'inventaire des innovations apportées par la révolution, termes et expressions, abréviations simples ou complexes, acronymes et mots-valises, désignés en russe sous le terme générique d'abréviatury¹⁵. Ce sont des opérations d'hybridation sémantique, consistant à combiner des signifiants, réduits à une ou deux syllabes, afin de former un nouveau mot. Cette pratique s'est répandue au milieu du XIX^e siècle dans la littérature et la poésie, avant de s'élargir à d'autres registres, celui du syndicalisme ou de la politique notamment.

Pour Lev Ščerba, ce type de néologismes, qui vise à condenser en un seul mot plusieurs significations, n'est pas caractéristique de la seule langue russe, le français ayant intégré lui aussi maintes abréviations. Constatant un renforcement indéniable de la production néologique, sous l'effet des événements politiques (*ispolkom*, *sovnarhoz*, *partrabota*, *not...*¹⁶), il commence par évoquer un phénomène ancien, commun dans la langue russe (*kadety*, *èsery...*). Pour lui, c'est la guerre qui a déclenché cette profusion de néologismes, en raison de l'importance dévolue au code télégraphique. Les jeunes gens qui servaient dans l'armée sont passés, dit-il, dans les rangs de la révolution et y ont apporté leur habitude du code télégraphique. Ainsi, les abréviations, typiques de ce mode de communication qui vise la rapidité, seraient-elles en passe de devenir des

14. Une langue commune.

15. Voir le chapitre qui leur est consacré dans la Grammaire de l'académie : *Русская грамматика*, t. 1, Moskva, Akademija nauk SSSR, 1980, p. 255-256.

16. *Исполком* pour *исполнительный комитет* (comité exécutif), *совнархоз* pour *совет народного хозяйства* (conseil de l'économie nationale), *партработа* pour *партийная работа* (travail du parti), *нот* pour *научная организация труда* (organisation scientifique du travail). Cf. *Словарь сокращений русского языка*, *passim*.

« symboles de la langue révolutionnaire »¹⁷. Karcevski voit dans ces formations une trace de l'accélération générale du tempo de la vie à cette époque.

LES TERMES D'ADRESSE : UN INDICE DU CHANGEMENT DES RAPPORTS SOCIAUX

Le bouleversement des rapports sociaux est enregistré au premier chef dans les termes d'adresse, indices du respect d'une certaine hiérarchie dans les relations, ou au contraire, d'une rupture dans la verticalité. Boris Kolonickij¹⁸, dans son étude des termes d'adresse dans la révolution de février 1917, rappelle que le décret n° 1, adopté le 1^{er} mars, met fin aux termes d'adresse usités jusqu'alors dans l'armée, lieu par excellence de l'obéissance, pour marquer la subordination vis-à-vis des supérieurs. Sont ainsi abolies les appellations comme *Vaše blagorodie*, *Vaše vysokoblagorodie*, *Vaše prevosxoditel'stvo*, *Vaše vysokoprevosxoditel'stvo*... Mais abolir un terme est une chose, faire entrer la disparition de celui-ci dans l'usage en est une autre.

Le mot *Gospodin*, Monsieur, ressenti comme typique de l'ancien régime, disparaît au début des années vingt, « Tous les messieurs sont à Paris ». Boris Kolonickij note qu'il reste employé en mauvaise part par les Bolchéviques et activistes des soviets pour dénigrer leurs ennemis. Les termes *graždanin* *graždanka*, sur le modèle citoyen, citoyenne, de la Révolution française, sont employés couramment à partir de Février. Mais ils ne sont pas très appréciés, car ils sont marqués comme bureaucratiques et froids. André Mazon, qui consacre un chapitre de son Lexique¹⁹ à la phraséologie, note que « la révolution condamne certains mots à la mort politique, tout au moins au discrédit ».

Les termes *graždanin*, *graždanka* sont ainsi relégués « dans le langage administratif de la police, des tribunaux, des actes officiels, ou même lui prêtant une certaine nuance de dédain, presque d'injure »²⁰. Il en va de même des mots intelligents, *intelligentnyj*, *intelligencija* qui, dit Mazon, prennent « dans la bouche d'un bolchévick certaine vertu de mépris et d'offense ».

Bien que le décret du 1^{er} mars 1917 eût déjà mis fin au tutoiement des soldats dans l'armée [« Il est interdit de s'adresser impoliment aux soldats de tous rangs et, en particulier, de les tutoyer »], l'asymétrie dans les rapports interpersonnels était toujours de mise dans l'Armée rouge. Celle-ci n'a pas lieu d'être, rappelait Trotsky²¹ dans un article paru en juin 1922, en référence à un article paru dans les *Izvestija*, où un chef de garnison tutoyait un soldat de l'Armée rouge qui le

17. Contribution de Lev Ščerba à l'enquête de la revue *Журналист*, 1925, n° 2, in *Русская речь*, 1991, n° 3, p. 48-52.

18. B. Kolonickij, *Символы власти и борьба за власть, к изучению политической культуры российской революции 1917 года*, Sankt-Peterburg, Liki Rossii, 2012, p. 275-284.

19. Mazon, *op. cit.*, p. 98-110.

20. *Ibid.*, p. 101.

21. L'édition ici utilisée est la suivante : L. D. Trockij, *Проблемы культуры. Культура переходного периода*. Disponible sur internet : litres.ru/pages/biblio_book/?art=1777734, p. 47.

vouvoyait en retour. Trotsky considérait de façon tout à fait euphémistique que les propos de ces interlocuteurs n'avaient pu qu'être mal transcrits :

Dans l'Armée Rouge, il ne se peut pas qu'un chef s'adresse à un subordonné en le tutoyant, si ce dernier lui répond par vous. Il en résulterait autrement une inégalité personnelle et non fonctionnelle.

Le rapport de subordination que marque le vouvoiement envers une personne qui vous tutoie n'est pas l'indice du respect envers son supérieur, mais la marque au contraire d'un dédain du supérieur envers son subordonné. Or cela n'est pas supportable dans l'Armée rouge, conclut Trotsky, qui marque à cette occasion la distinction entre les exigences de l'obéissance militaire, qui sont incontournables et l'égalité entre citoyens, signe du respect de la dignité due à chacun.

LE BOURGEOIS, C'EST L'ENNEMI !

Après la révolution c'est le bourgeois, *buržuj*, qui cristallise la charge sémantique de l'ennemi intérieur. Les interprétations de ce mot peuvent diverger dans l'historiographie contemporaine. En effet, la notion concentrait avant 1917 des connotations plurielles, à caractère psychologique et rhétorique. Là où Boris Kolonickij envisage dans la conscience « antibourgeoise » un complexe d'idées reflétant des contradictions sociales, économiques et politiques²², Aleksandr Astašov y voit plutôt un profond ressentiment envers l'arrière, où s'abritent en lieu sûr les bourgeois, les soldats étant persuadés qu'ils se battent au front pour des êtres assoiffés qui en tireront profit à leur place.

La question à laquelle les linguistes s'efforcent de répondre est celle de la pérennité de la langue russe. La révolution a-t-elle changé la langue ?

André Mazon, dans son « Lexique de la guerre et de la révolution en Russie (1914-1918) » répond par la négative. Si la question d'une nouvelle langue ne semble pas se poser pour lui, c'est qu'il s'agit uniquement d'un vocabulaire nouveau. Il décrit les procédés de dérivation qui lui ont donné naissance et qui l'intègrent à la langue²³. Pour lui, grâce à un son système complexe de procédés dérivationnels, la langue arrive à canaliser le flot puissant des innovations produites par les événements.

Jakobson va dans le même sens, réfutant l'idée que la guerre ait pu produire des évolutions significatives dans la langue²⁴. Tout au plus y décèle-t-il une possible érosion des dialectes, notamment après la démobilisation.

22. Voir Boris Kolonickij (1994): « Антибуржуазная пропаганда и “антибуржуйское” сознание », *Анатомия революции 1917 год в России : массы, партии, власть*, Sankt-Peterburg, Glagol', 1994, p. 17-27 et Aleksandr Astašov « Русский крестьянин на фронтах Первой мировой войны », *Отечественная история*, n° 2, 2003, p. 72-86.

23. Mazon, *op. cit.*, p. 49 : « C'est le jeu de la dérivation qui fait ressortir l'aptitude plus ou moins grande de telle ou telle forme grammaticale à élargir ses cadres, la productivité plus ou moins abondante des divers suffixes, la nuance ou les nuances de sens qui caractérisent chacun d'eux ».

24. On note au passage que Jakobson a bien suivi les discussions, dans le *BSL* notamment (fascicule 67), auquel il fait d'ailleurs référence dans son article.

En somme, à l'exception de quelques expressions courantes et humoristiques et d'un indéniable développement des abréviations télégraphiques, la guerre n'a rien apporté de nouveau à la langue russe. Rien de comparable à l'argot des tranchées, tel qu'il s'est développé en Europe occidentale.

En revanche, la révolution a forcé le caractère émotionnel de la langue²⁵.

Avec la révolution et son déchaînement de passions politiques, le russe est devenu une langue émotionnelle, les mots neutres se sont chargés d'affects ; ce qui a nécessité un phénomène d'euphémisation. Mais, d'un autre côté, les mots émotionnels d'hier ont perdu de leur tranchant et ont eu besoin de nouveauté, d'insultes plus fraîches²⁶.

Ce qualificatif, *émotionnel*, revient chez Jakobson ou chez Karcevski. La langue de la révolution est chargée d'émotions ; les événements politiques et sociaux ont mis les nerfs d'une société à vif et la langue en porte l'empreinte.

LA LANGUE DÉBRIDÉE : HUMOUR ET CALEMBOURS

Comment faire face à une quotidienneté terrible, voire tragique, et le plus souvent, absurde ? Par l'humour, le jeu de mots, le calembour. Le calembour déstabilise, il force l'équivoque et produit irrésistiblement une impression comique. En ces périodes de frénésie néologique, le décalage humoristique tire un parti comique de la profusion de termes.

Trois textes partagent le souci de collecter les mots qui marquent le face-à-face brutal de l'homme avec la réalité vécue : Mazon, Jakobson et Vladimir Šklovskij, le frère de Viktor Šklovskij, qui s'est intéressé lui aussi aux calembours et a cherché à théoriser le comique²⁷.

Dans son inventaire précis des différentes modalités de création des mots, Mazon consacre un chapitre à la phraséologie et la stylistique, mettant en avant « l'invention de périphrases reflétant les conditions politiques de l'époque, – la notation caractéristique et tendancieuse de certains faits de prononciation, – la constitution de plusieurs répertoires de clichés qui s'adaptent respectivement aux divers régimes, – la fixation de certaines formules prenant une valeur historique, – et enfin l'empreinte étrangère qu'accuse la phraséologie courante en usage dans certains milieux ». Nous ne donnons ici que quelques exemples parmi ceux que donne Mazon : *prodovol'stvennyj diktator*, « dictateur du ravitaillement » (fonctionnaire bolchéviste du service du ravitaillement muni de

25. Karcevski insiste lui aussi sur une « relation extraordinairement émotionnelle » aux nouveaux usages quotidiens.

26. Jakobson, « Vliv revoluce na ruský jazyk », *op. cit.*, p. 54.

27. « Къ теории комического », *Эпопея*, n° 3, Moskva – Berlin, Gelikon, 1922, p. 57-67. Šklovskij relève la propension de la période à confondre tragique et comique. Ainsi, avait-il été choqué plusieurs fois en 1919-1920, de voir les spectateurs s'esclaffer au théâtre dans des moments tragiques, par exemple lorsqu'Othello étouffait Desdémone. Le calembour a fait l'objet d'études linguistiques récentes, dont l'ouvrage de O. E. Voroničev, *Русский каламбур, семантика, поэтика, стилистика*, Moskva, Izd. FLINTA, 2016.

pouvoirs exceptionnels) ; *otpravil' v štab Duxonina* « envoyer à l'état-major de Duxonin²⁸ », (expédier dans l'autre monde, fusiller).

En tête de son article de 1921, « L'influence de la révolution sur la langue russe », à la fois recension et critique du *Lexique* de Mazon, Roman Jakobson indiquait que le Cercle linguistique de Moscou avait initié une collecte des mots et expressions nés dans la foulée de la révolution d'octobre. Jakobson y envisage les mots de la révolution dans leur domestication au sein des discours des différents acteurs :

[...] les groupes qui s'opposent à un phénomène concret le rebaptisent, en le dotant d'une connotation émotionnelle ; la nouvelle dénomination se maintient sous deux formes : soit elle conserve son caractère polémique et affectif, soit elle passe dans le sang des partisans dudit phénomène et devient alors une expression neutre.

On citera quelques exemples remarquables, glanés chez Jakobson, tout d'abord le verbe *kolontait'*, dérivé du nom d'Aleksandra Kollontaj (1872-1952), célèbre propagandiste de l'amour libre, à la base de la motivation des deux sens du verbe qui signifie vivre dans la débauche, mais aussi coïter. Il en dérive l'expression *kolontaj tvoju mat'* : kolontaj ta mère ! Citons également les termes *avtosmes'* « mélange de combustible pour la propulsion des voitures » et, si ce carburant est utilisé comme boisson alcoolisée, *avtokon'jak*, autocognac. Dérivé à partir du nom du commissaire du peuple à la santé, Nikolaj Semaško, le mot *semaški*, les poux. Ce mot figure aussi dans le recensement des bons mots qu'offre Vladimir Šklovskij²⁹, dans son article « Народ смеётся » [Le peuple rit] publié en 1922.

« Nous n'avons pas encore désappris de rire », écrit Šklovskij en préambule :

Dans toutes les couches de la société russe, à l'instant même où les plus terribles expériences de ces dernières années s'abattaient sur nous tous et sur chacun, la langue n'a cessé de consigner de nouveaux faits quotidiens, leur donnant souvent une signification plaisante inattendue.

Ce sont de ces termes plaisants que nous allons traiter ici, car ils participent du riche accroissement de nouveautés dans le vocabulaire russe, qui s'est tout à fait normalement et progressivement manifesté dans les dernières années révolutionnaires. À partir de la révolution d'octobre, cet accroissement s'est fait plus remarquable, ce qui m'a incité à collecter ces nouveaux faits de langue. Je continue de le faire aujourd'hui³⁰.

28. Dès le 9 (22) novembre 1917, Lenin, Stalin et Krylenko exigèrent du général Duxonin qu'il entame des pourparlers de paix avec l'ennemi. Il refusa, fut déclaré ennemi du peuple et assassiné peu après.

29. « Et si on y est dérangé par des poux, on les appellera à la moscovite des rossignols ou des sémashki, en allusion au nom du commissaire du peuple à la santé », « Народ смеётся (Юмор современной речи) » *Летопись дома литераторов*, n° 8-9, 1922, p. 7-8. *Ibidem*.

30. Dans une lettre qu'il adresse à André Mazon en 1926, Šklovskij fait une brève présentation de son travail de collecte, qu'il fait remonter à 1918 : « Depuis 1918 je compose un glossaire des nouveaux termes et expressions russes qui ont surgi dans notre idiome national et qui n'ont pas encore été notés dans les recueils lexicographiques », *la Langue russe, la guerre...*, *op. cit.*, p 175.

La monnaie, les moyens de transport, les institutions et les autorités... , c'est l'homme social dans la langue et dans une réalité pleine de changements et de difficultés :

Nous connaissons tous la « bourgeoise » (réchaud en fer). Mais voilà qu'à Moscou on s'est mis à l'appeler un cochon, surtout s'il a quatre pattes, ou encore une ruche, quand il émet un léger bourdonnement, créant une impression de confort. À St-Petersbourg, on l'appelle un « reste à côté », apparemment à cause de la surveillance constante qu'il exige ici. Avons-nous une petite lampe, elle s'appellera alors une chandelle, un moucheur, un solomon. Ces dernières appellations sont surtout en usage dans la technique et les métiers³¹.

Parallèlement au suivi des évolutions du lexique et des innovations, on voit poindre une volonté d'encadrer et réguler ce que sera la langue. C'est l'amorce d'une politique linguistique, selon un néologisme qui se développe à l'époque et qui vise à une intervention directe et concertée pour influencer sur les usages de la langue.

En conclusion de son article déjà cité, Barannikov suggérait aux autorités politiques de profiter du vaste brassage des populations qu'ont occasionné la guerre et la révolution et du développement de la diffusion radiophonique pour redéfinir la langue commune d'un territoire élargi, qu'il désignait comme une nouvelle *koine* panrusse.

L'AMORCE D'UNE POLITIQUE LINGUISTIQUE

Dans l'année 1923, l'importance d'une remise à jour des usages linguistiques occupe linguistes et personnalités politiques. Du côté des linguistes, le projet le plus abouti est sans doute celui que développe Grigorij Vinokur³², attentif au travail des poètes et aux écrits théoriques des linguistes européens de son temps. Pour ce qui est des politiques, Trotsky³³ mène la lutte pour une langue russe nettoyée et expurgée.

31. « Народ смеётся... », *op. cit.*

32. Grigorij Vinokur, « Культура языка (Задачи современного языкознания) », *Печать и революция* n° 5, 1923, p. 100-111.

33. Au sortir de la guerre civile, Trotsky est, aux côtés de Lénine, le grand leader de la propagande bolchévique. Son portrait apparaît sur les affiches et cartes postales, il est présent dans les refrains et couplets, les *častuški*. Voir B. Kolonitskii : « Russian Leaders of the Great War and Revolutionary Era », *Russian Culture in War and Revolution, 1914-22*, t. 2 : *Popular culture, Identities, Mentalities, and Memory*, Murray Frame, Boris Kolonitskii, Steven G. Marks, Melissa K. Stockdale (eds.), Bloomington (Ind.), Slavica Publishers, 2014, p. 51-52.

LÉON TROTSKY ET L'HYGIÈNE DE LA LANGUE.

On connaît les « Questions du mode de vie³⁴ », publiées en 1923 à destination des membres du parti, pour servir « d'arme pour l'éducation communiste ». La brochure prenait la suite d'une série d'interventions données par Trotsky devant des militants bolchéviques, des « agitateurs », et consacrées aux problèmes de la famille et de la vie quotidienne. Dans la neuvième conférence intitulée *Bor'ba za kul'turnost' reči* [Combat pour une culture du discours]³⁵, Trotsky rend hommage à la décision prise par l'assemblée générale de la fabrique de chaussures « La Commune de Paris » de bannir les grossièretés et d'en pénaliser les auteurs par une amende. Il saisit cette occasion pour dénigrer ce qu'il considère comme un goût russe pour les obscénités :

Il faudrait demander aux philologues, aux linguistes, aux folkloristes si l'on trouve dans d'autres pays une grossièreté aussi débridée, aussi répugnante et aussi choquante que chez nous. Pour autant que je sache, on n'en trouve nulle part ailleurs. *a)*

Son argumentation puise à plusieurs sources. La source formaliste, tout d'abord, avec l'idée que le mot ancien est ossifié, ce qui évoque bien sûr *la Résurrection du mot* de Viktor Šklovskij mais aussi la culture de la langue de Vinokur, dans la mesure où la défamiliarisation à laquelle on doit la reviviscence du mot est une conséquence directe de la révolution, dans ses effets libérateurs et créatifs.

Trotsky ne cache pas un certain purisme, d'ailleurs partagé par plusieurs linguistes en cette année 1923, dans une surenchère de russité – il proclame la chasse « aux mots et expressions superflus, inutiles, incorrects et même parfois hideux qui infiltrent la langue du quotidien et de la presse ». Parmi ses exemples, le mot « paire », dont il condamne l'emploi étendu à des objets qui ne vont pas par deux :

Quand on dit désormais et qu'on écrit même « une paire de semaines », « une paire de mois » (au lieu de deux-trois semaines, ou quelques semaines, quelques mois), c'est laid, c'est ridicule, cela n'enrichit pas la langue mais l'appauvrit, car le mot « paire » est alors privé de sa signification nécessaire (une paire de bottes)³⁶. *b)*

34. Deux éditions parues la même année, dont la deuxième passe de 115 à 170 pages. *Вопросы быта : эпоха "культурничества" и ее задачи*, Moskva, Krasnaja nov', Glavpolitprosvet, 1923. L'édition ici utilisée est la suivante : itres.ru/pages/biblio_book/?art=1777734

35. L. D. Trockij, *op. cit.*, p. 24-26. Première parution de ce texte sous forme d'article, dans la *Pravda* n° 107, du 16 mai 1923. Une traduction française partielle de cette conférence, due à Joëlle Aubert-Yong, a été publiée en 1976, Paris, Éditions 10 18 (p. 68-71). Son titre a été traduit ainsi : « Il faut lutter contre un langage châtié ». Les citations marquées d'un *a)* sont reprises à la traduction de Joëlle Aubert-Yong, celles marquées d'un *b)* sont traduites par l'auteur de l'article.

36. Trockij, *op. cit.*, p. 26.

Ce type d'emplois est pourtant consigné au XVIII^e siècle, par exemple dans l'expression une paire de mots, pour quelques mots. Il n'est pas sûr que l'amiral Šiškov lui-même n'aurait pas accepté un syntagme dont l'audace ne saute pas aux yeux.

Enfin, le purisme que revendique Trotsky se drape d'un discours hygiéniste. C'est par cette métaphore vigoureuse qu'il appuie son raisonnement :

Il est aussi indispensable à la culture de l'esprit de lutter contre la grossièreté du langage qu'il l'est à la culture matérielle de combattre la saleté et les poux. a)

La conférence se conclut dans la même veine, réclamant santé et salubrité pour la langue et pour l'avant-garde ouvrière qui n'est pas encore suffisamment éduquée :

La lutte pour l'instruction et la culture doit signifier, pour l'avant-garde ouvrière, la lutte pour la maîtrise de la langue russe dans toute sa richesse, sa souplesse et sa subtilité. La première condition pour cela doit consister en l'expulsion du discours quotidien vivant des mots et expressions impropres et étrangers. La langue a elle aussi besoin de son hygiène. Et la classe ouvrière a besoin d'une langue saine, pas moins et peut-être même davantage que les autres classes, car pour la première fois dans l'histoire, la classe ouvrière se met à repenser toute la nature, toute la vie, jusqu'à ses fondements même : pour ce travail, il lui faut l'outil du mot clair, pur, poli³⁷. b)

Grigorij Vinokur, alors secrétaire du Cercle linguistique de Moscou (CLM) cherche à repenser, en un même mouvement – dénommé *culture de la langue*, *kul'tura jazyka*³⁸ –, la langue à venir et la discipline dont cette langue et l'objet, la linguistique. Son analyse s'appuie sur les réflexions théoriques qui font actualité à l'époque.

Très intéressé par le Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure, qui a été publié en 1916 par ses élèves Bally et Séchehaye et introduit en Russie grâce à Serge Karcevski, Vinokur développe une vision cohérente de la langue comme fait social, qui doit être saisie dans sa synchronie. Mais comment influencer le devenir de la langue ? Vinokur reconnaît à la suite de Saussure, « l'impossibilité de la modifier consciemment ». Toutefois, du fait que le linguiste possède la connaissance des lois qui régissent le développement d'une langue, il peut anticiper le cours des processus linguistiques. En une période où l'on a définitivement renoncé à la métaphore biologique de l'organisme pour caractériser la langue – les langues sont des organismes qui naissent, se développent et meurent – et conformément à l'idéologie productiviste régnante, Vinokur voit la langue non comme un organisme, mais comme une organisation. Dans cette conception, le linguiste-technologue, comme l'appelle Vinokur, se

37. Trockij, *op. cit.*, p. 26.

38. Vinokur, « Культура языка... », *op. cit.*

fixera pour tâche et saura démonter les unités linguistiques et les remonter rationnellement, en en supprimant toute scorie. Ce terme n'a pas du tout la même valeur que pour Trotsky : il ne s'agit nullement ici de grossièretés, mais d'éléments improductifs, morts, qui n'apportent rien en soi au fonctionnement du système de la langue. Au terme de cette opération, c'est une langue enrichie, cultivée, adaptée à chacun des besoins de la communication, qui sera ainsi partagée par les sujets parlants. Il s'agit d'un idéal ambitieux, qui, pour son auteur, ne relève pas du purisme mais d'une série d'opérations complexes menées par des spécialistes. Quant à la linguistique, elle fournirait le fondement scientifique d'une construction sociale linguistique.

Si le linguiste prend en charge la reviviscence du système de la langue, l'ensemble dans lequel vient puiser le locuteur, c'est ce dernier qui organise son discours selon une visée qui lui est propre :

Au rang des besoins culturels – d'ordre intellectuel ou matériel – les nécessités linguistiques ont leur place. Tous nous parlons, tous, ou presque tous, nous écrivons et lisons. Tout ce que nous faisons, nous essayons de le faire avec le maximum de productivité, le plus rationnellement possible. C'est la même chose avec la langue. Le processus linguistique, dans la mesure où il est processus social, se réalise dans les conditions les plus variées de l'ordre social. C'est selon celles-ci que nous construisons notre discours, oral ou écrit. Que nous écrivions un papier administratif ou un traité savant, que nous parlions avec un ami, ou un supérieur, nous sommes obligés à chaque fois de manœuvrer avec nos capacités linguistiques, dans des relations différentes, dans le but d'utiliser au maximum, le plus activement et rationnellement, les potentialités contenues dans notre discours. Notre discours doit être construit. Il est un objet de dépassement culturel, il a besoin d'une organisation définie de l'extérieur³⁹.

Le terme de « culture de la langue » se généralise au début des années trente, en même temps que se banalise la réflexion qui lui est liée. Perdant son ambition révolutionnaire, la culture de la langue s'apparente davantage au bon usage, au respect d'une langue normée, à un purisme dont Vinokur ne voulait justement pas⁴⁰. C'est pourtant dans cette valeur qu'elle s'est diffusée et qu'elle persistait encore il y a peu, en Russie mais aussi dans de nombreux pays de langue slave, relayée qu'elle fut dans un premier temps par les travaux du Cercle linguistique de Prague, puis ravivée par une emprise qui devait aussi beaucoup à la géopolitique.

39. Vinokur, « Культура языка... », *op. cit.*, p. 105.

40. À ce propos, Michael Gorham parle de « l'héritage perdu de Grigorij Vinokur ». Voir Michael S. Gorham « Language Ideology and the Evolution of Kul'tura lazyka ('Speech Culture') in Soviet Russia », in *Politics and the Theory of Language in the USSR 1917-1938 ; The Birth of Sociological Linguistics*, Craig Brandist, Katya Chown (eds.), London – New York, Anthem Press, 2010, p. 138-139.